

Ce serait un monde qui se serait juré, égosillant, à en perdre la voix, qu'il existerait un jour d'après. Un monde où Facebook interdirait la parution de la dernière Une des Cahiers du cinéma mais permettrait, en même temps, la survivance de groupes où les propos racistes, sexistes ou homophobes.

Ce serait un monde où l'on ne ferait plus que des selfies au cimetière Bogoslovskoïe où repose Yevgueny Mravinski dont ne résonne plus que dans la tête de pauvres erres les œuvres magistrales, d'une exactitude folle, sans les fioritures vrombissantes d'un Karajan finalement, de l'Orchestre de Leningrad.

Ce serait un monde où l'on ne s'inclinerait plus avec dignité et gravité devant la mémoire du six juin, le jour où des centaines de milliers de jeunes hommes débarquèrent sur les plages de Normandie tandis que l'Armée rouge reprenait le front est. Un monde où l'on ne penserait plus le quatorze juillet que comme une conjonction de coûts, de risques, et non plus comme la célébration d'une terrible révolution qui offrit République et émancipation à bien plus d'un peuple.

Ce serait un monde où l'on souhaiterait une bonne fête à sa chère maman, délaissant le fait que le maréchal Pétain institua cette funeste « fête » durant les heures sombres de la collaboration. Un monde où l'on usurperait l'idée du Front Populaire, où Madame Buzyn s'étalerait en vacuité d'un mouvement qui fait semblant de ne pas choisir, si ce n'est la justice.

Ce serait un monde de déni où l'on pourrait entendre que le sort de Georges Floyd ne serait pas à importer en France où, on entendrait encore, aucun noir ne serait décédé d'asphyxie durant son interpellation par les forces de l'ordre.

Ce serait un monde où tu signerais dans une Maison mais tu le tairais, parce que le jour d'après ne contraste finalement pas sur les questions de contrats, d'argent, de pouvoirs et de cette injustice innée qui demeurera tout le temps, entre les possédants et les dépossédés.

Ce serait un monde où, en russe, tu confondrais « adieu » et « à votre santé. » Un monde où un cri reste un cri, c'est-à-dire un mouvement étouffé par le bruit du silence.